

VOYAGE DANS L'AFRIQUE EQUATORIALE

DU NIGER AU SOUDAN CENTRAL

VI

L'oracle. — Le serment des guerriers. — Dans le pays de N'Subé. — Villages abandonnés. — Attaque des indigènes. — Combat en pirogues. — Le blessé.

NOTRE entretien en resta là. Le roi se leva et m'invita à la cérémonie préparatoire de l'entrée de ses troupes en campagne. — Tu me porteras bonheur. Béké, reprit-il ; viens voir comment Ogené appelle les faveurs de Tshuku sur la tête de ses guerriers.

Il dit et, quittant le hangar qui lui servait de salle du trône, il s'en alla, escorté de tous ses dignitaires, par la crique où j'étais arrivé, tandis qu'à ses côtés un des chefs sonnaient frénétiquement d'une sorte de trompette, au son duquel accoururent tous les guerriers de la tribu.

Parvenus à un bouquet d'arbres plantés non loin de la rive, nous y fîmes halte, et c'est là, sous un large cotonnier, que la cérémonie s'accomplit.

Sur une espèce de tréteau reposait une énorme calebasse près de laquelle se trouvait le féticheur qui, avec la pratique de son art, cumule l'office de grand prêtre du culte fétichiste. Le roi et les principaux chefs se rangèrent près de lui ; les guerriers firent cercle autour d'eux ; enfin, derrière ceux-ci se tenaient pêle-mêle les femmes, les vieillards, les enfants, tous également avides de voir.

Le féticheur commença par remplir la calebasse de pierres, de morceaux d'os, de fragments d'ivoire, de vertèbres de serpents et, à cet étrange amalgame, il joignit quelques herbes sacrées qu'il portait avec lui.

Dans l'entre-temps les trompettes faisaient rage.

Là dessus il commanda le silence et cria :

— Tshuku va parler, Tshuku, va proclamer son arrêt suprême ! que les bons se rassurent, que les méchants tremblent.

A cet endroit de son discours, il saisit une poule qu'il égorga au-dessus de la calebasse. Le calme le plus profond régnait dans la foule, tandis que, les yeux fixés sur sa diabolique *olla-podrida*, il semblait évoquer des esprits et converser mystérieusement avec eux.

Tout à coup, il releva la tête.

— L'oracle a parlé ! fit-il. Les fils maudits d'Ogidi seront exterminés par vos bras, soldats d'Ogené ; vos huttes seront tapissées de leurs chevelures ; leurs troupeaux, leurs femmes seront à vous ! Soldats d'Ogené, vous serez vainqueurs !

Et, en proie à son extase, il saisit la calebasse, la présente au roi, puis au chef, qui tous y puisèrent une pierre ou un fragment d'os ; après quoi il parcourut le groupe des guerriers, qui tous, eux aussi, se nantirent d'un fétiche dont la vertu les devait rendre invincibles.

La distribution faite, il revint au tréteau et y découvrit une grosse pierre noircie par le temps, et qu'une feuille de bananier avait jusque là dérobée à nos regards, c'était l'Izi, la pierre sacrée, qui sert à la prestation du serment de courage et de

fidélité. Le roi s'approcha le premier, souleva légèrement la pierre et dit :

— Par l'Izi, je jure d'exterminer les Ogidis !...

Après lui, les principaux chefs s'avancèrent tour à tour et répétèrent ce serment en y ajoutant la promesse de fidélité à leur roi.

Alors le chef des guerriers, reconnaissable aux sept plumes qui ornent sa coiffure, mit la main sur l'Izi et, s'adressant au peuple en armes :

— Soldats, dit-il, par l'Izi sacrée qui a reçu les serments de vos ancêtres, jurez tous d'être braves comme eux, d'obéir comme ils ont obéi, d'être fidèles comme ils le furent, de vaincre comme eux des ennemis exécrés, et comme eux de suivre votre roi toujours et de ne reculer jamais !

A ce moment, un enthousiasme indescriptible s'empara de toute l'assemblée ; mille bras armés se levèrent, brandissant une forêt de lances, de sabres et de javelots ; et, les uns après les autres, tous soulevèrent la pierre, jurant par là d'être fidèles et braves.

Puis la foule se livra aux transports d'une joie

J'essayai encore quelques objections, mais bientôt je compris l'inutilité de mes efforts ; et, pour ne rien compromettre dans le présent ni dans l'avenir, je n'insistai pas davantage ; j'ordonnai donc le départ et me séparai dans les meilleurs termes d'Ogené et de ses gens.

Cependant, au bout de dix-huit heures que nous naviguions dans les criques de N'Subé en nous dirigeant vers le nord, la solitude étrange de ces parages finit par me frapper ; à plusieurs reprises, des pirogues marchant en sens inverse des nôtres avaient brusquement rétrogradé, comme si ceux qui les montaient avaient eu peur. D'autrefois, c'étaient des nègres groupés sur la rive qui, en nous apercevant, s'enfuyaient à toutes jambes en poussant des cris d'alarme.

M'étant avisé d'atterrir près d'un amas de huttes, je les trouvai désertes, et tout indiquait qu'on les avait quittées précipitamment. De là qu'on détaillait ainsi à notre approche, j'étais autorisé à croire qu'on nous prenait pour des ennemis. La situation devenait critique, et il s'agissait d'être sur ses gardes. Aussi me décidai-je à ne plus aborder en plein jour, et seulement lorsque de toute nécessité il nous faudrait nous enquerir de légumes.

Il y avait près de quarante-huit heures que nous étions partis de N'Téjà ; c'était l'après-midi, et déjà je discernais dans le lointain la bifurcation qui m'avait été signalée par le roi Ogidis ; la gauche, que je devais suivre, s'en allait — du moins on me l'avait dit — dans la direction de la rivière Inam et du Niger.

Au moment où la pirogue du guide qui ouvrait la marche, précédant la mienne, de quelque vingt mètres, arriva en face de la bifurcation, elle fit volte-face et se replia en hâte sur moi. C'était le signal de quelque danger. En un clin d'œil, tout mon équipage fut sur pied et s'arma.

Au même instant débouchèrent par la crique orientale quatre grandes pirogues nagées chacune par trente nègres pour le moins, qui poussaient des cris sauvages et évidemment voulaient donner la chasse à ma pirogue d'avant-garde.

Cependant celle-ci m'avait rejoint ; et, sans attendre les explications du guide, j'y fis rapidement passer douze carabines Remington et deux sacs de cartouches. En même temps, j'ordonnai à mes hommes de se ranger contre la rive, afin de les empêcher d'être cernés et coulés bas, car tel était le but évident des ennemis qui fondaient sur nous avec impétuosité !

Si vite était leur allure, qu'il leur fut impossible de s'arrêter net vis-à-vis de nos légers esquifs, qu'heureusement ils ne heurtèrent pas. Lancés comme ils l'étaient, filant à la lettre comme un trait, ce n'est que cent mètres plus loin qu'enfin ils firent halte, non sans nous y avoir décoché une grêle de flèches et de javelines.

— Croumanes, m'écriai-je, souvenez-vous que si vous tombez vivants aux mains de ces sauvages, vous serez massacrés et mangés ; ce sont des cannibales ! Faites donc bravement votre devoir et suivez mon exemple !

Le guide d'Onitsha parla de même à ses hommes. Alors, posté à l'avant de la pirogue, j'ouvris le feu contre les quatre canots qui, rangés les uns près des autres, continuaient à nous tirer des flèches. Afin de les éviter, nous nous baissions, et chacun s'abritait de son mieux, qui derrière un tonneau, qui derrière un sac de légumes, qui der-



Le féticheur saisit une poule qu'il égorga. — (Page 229, col. 1).

délirante ; aux danses, aux contorsions, aux entrechats les plus bizarres, se mêlèrent les chants, les cris, les sons de trompe, et femmes, hommes, enfants se prosternèrent devant l'Izi en exaltant les guerriers, en chantant la gloire, l'amour du carnage et en préluant aux combats par force simulacres belliqueux.

Cependant, le roi s'était rapproché de moi ; il fit apporter des volailles, des bananes, de grandes ignames et du vin de palme qu'il m'offrit gracieusement, et en échange desquels je lui fis divers présents, qu'il accueillit avec les marques d'une vive reconnaissance.

Il m'invita ensuite à partir sans retard, me faisant promettre de ne point tenter de m'acheminer vers l'Est. Apparemment, il craignait que mon arrivée chez les Ogidis n'influencât le ciel en leur faveur.

— Plus tard, tu pourras revenir, répéta-t-il ; mais, à présent, je ne puis te laisser passer.